

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent REY

Joseph-Etienne Courthion (1854-1919) :  
Le témoignage de deux paroissiens de Monthey

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, fasc. 3-4, p. [92-97] 20-25

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

### III

## Le témoignage de deux paroissiens de Monthey

Ce que pensent du Révérend curé Courthion les Montheysans qui furent ses paroissiens ? Ils pensent tout d'abord qu'une pareille question est bien surprenante. Le curé Courthion... mais qui donc peut ignorer ce qu'il représente pour les Montheysans et la place qu'il occupe dans leur cœur ? Cependant il faut avoir vécu la douloureuse journée de sa mort pour comprendre pleinement combien ce saint prêtre fut aimé. Il faut avoir vu cette poignante tristesse de toute une cité lorsque le glas funèbre annonça l'irréparable malheur. Les yeux se mouillaient de larmes et les regrets unanimes s'exprimaient d'une voix étranglée par l'émotion. Une fillette de neuf ans disait à sa maîtresse : « Mademoiselle, il me semble qu'il est mort quelqu'un chez nous. » Parole touchante qui traduisait bien les sentiments de tous, car le deuil en effet était entré dans tous les foyers montheysans. Cet homme si populaire ne fit pourtant rien de sensationnel pendant les quarante années de son ministère sacerdotal. L'histoire de sa vie peut s'écrire en une seule page. Il avait du jugement, de l'intelligence et du talent comme beaucoup d'autres ; mais il possédait surtout — à un degré extraordinairement élevé — la plus belle qualité du prêtre : la bonté. Il était foncièrement bon, d'une bonté sereine et suave, dépouillée de tout calcul et de tout égoïsme. Il aimait tous les hommes ses frères d'un amour surnaturel alimenté par une piété ardente. Il donnait et se donnait sans se préoccuper de recueillir la reconnaissance ou l'ingratitude, la louange ou le dédain, — toujours heureux d'avoir pu servir le Christ en la personne de ses membres souffrants.

L'inépuisable (autant que faire se pouvait) charité de M. Courthion est restée légendaire, mais on a quand même brodé. L'histoire de la paire de souliers neufs achetés chez le marchand et cédés séance tenante à un passant mal chaussé paraît authentique. Par contre, celle du matelas transporté de nuit chez un pauvre diable, racontée plusieurs fois par les journaux et reprise dans un roman récent<sup>1</sup> est incertaine. M. Courthion lui-même l'aurait

<sup>1</sup> Colette d'Hollosy, *La maison sans toit*, Lausanne, 1943, pp. 163-165. Voir aussi, du même auteur, *Les Portes du Soleil*, Montreux, 1948.

déclarée apocryphe. Mais cela n'enlève rien à ses mérites, car chacun sait qu'il se privait du nécessaire pour ne rien refuser. Sa bonne sœur, Mlle Marie, voyait disparaître subitement les provisions achetées pour le dîner ou les fagots de bois empilés devant la cure. — « Monsieur le curé, vous n'êtes pas raisonnable, disaient les gens pratiques, il faut pourtant penser au lendemain ». Un bon rire sonore accueillait ces prudentes recommandations : « Bah ! le Bon Dieu y pourvoira ! »

— « Vous faites mal, Monsieur le curé, de donner de l'argent à ces gosses, lui disait-on un jour. Si vous les suiviez, vous verriez qu'en sortant de chez vous, ils s'en vont tout droit à la confiserie. » — « Eh bien quoi ! les bonbons ne sont pas pour les c... animaux. Vous trouvez que c'est mal de leur procurer un plaisir<sup>2</sup> ? »

M. Courthion n'était pas seulement charitable dans ses aumônes, mais aussi dans ses paroles et dans ses jugements. S'il lui arrivait par hasard de laisser échapper une parole légèrement médisante sur l'un de ses paroissiens, son pouce traçait aussitôt un petit signe de croix sur la bouche pour exprimer le repentir.

Il était charitable aussi dans son rôle de médecin des âmes et savait accueillir paternellement les pénitents en quête de pardon. Il passait pour un excellent directeur de conscience, doué d'une intuition remarquable, et possédait l'art de trouver les justes décisions. On pourrait dire, plus exactement peut-être, qu'il avait la clairvoyance d'un saint.

Cet homme si doux et si miséricordieux ne manquait pas de sévérité et d'énergie dans sa prédication, lorsqu'il pouvait s'adresser à tous sans atteindre personne en particulier. Il insistait alors avec beaucoup de force sur les grands devoirs essentiels de la morale chrétienne et tout spécialement sur l'éducation religieuse de la jeunesse. Il fulminait contre les pères de famille qui donnent à leurs enfants l'exemple de l'irréligion, et leur décochait même l'épithète d'assassins, en scandant le mot de quelques tapes énergiques sur le bord de la chaire. — Les exagérations de la coquetterie féminine lui inspiraient aussi de véhémentes protestations, ou de mordantes railleries. Ses sermons étaient savoureux, colorés, toujours intéressants. Il parlait avec une extrême facilité, très souvent sans préparation, après quelques minutes seulement de méditation.

Il ne manquait pas une occasion de parler en chaire à ses paroissiens. Les chemins de croix se composaient de 14 sermons, un à chaque station. Toute messe, même basse, était gratifiée d'une exhortation. Quand il voulait faire une sermonce, il criait fort ; on aurait dit qu'il craignait de ne pas s'entendre, ou bien espérait-il que la mauvaise acoustique

<sup>2</sup> Cf. aussi le trait rapporté par Alfred Delavy, *Pages de notre vie*, St-Maurice, 1944, p. 171.

de l'église, en brassant les sons, atténuerait la vivacité de ses remontrances.

Nul ne lui tenait rigueur des paroles un peu outrées qui coraient ses bonnes leçons de morale, car on le savait si bon et si désireux de conduire ses ouailles vers le bonheur éternel. Chacun comprenait que ce prêtre si indulgent et si compréhensif était sans faiblesse lorsqu'il fallait proclamer les droits de la vérité et les exigences de la loi morale.

Le curé Courthion était empressé et dévoué auprès des malades. Aimé et connu de tous, il était accueilli cordialement dans tous les foyers et pouvait apporter partout, au moment opportun, le pardon de Dieu. Sa piété fervente intervenait victorieusement dans les circonstances difficiles. Il passait alors de longs instants devant le Tabernacle pour obtenir la conversion d'une âme rebelle. Quelquefois aussi, il entraînait en coup de vent dans les classes et faisait prier avec lui les enfants qui l'aimaient d'une affection sans borne.

Il était le meilleur ami des enfants qui accouraient au-devant de lui dès qu'ils l'apercevaient. Ils se disputaient la joie et l'honneur de lui serrer les mains, ils l'entouraient, se pressaient contre lui. Monsieur le curé les bénissait, leur donnait une caresse et les renvoyait à leurs jeux.

Ce spectacle touchant faisait l'étonnement et le ravissement de certains prêtres étrangers qui accompagnaient parfois le curé Courthion. Accoutumés à entendre plutôt des croisements, ils exprimaient leur admiration pour ce « pays merveilleux » où les enfants témoignaient au prêtre une si vive sympathie.

Dans les petites classes, les leçons de catéchisme de M. le curé faisaient les délices des jeunes auditeurs. A vrai dire, elles paraissaient souvent plus récréatives qu'instructives, mais au moins elles étaient écoutées attentivement et comprises. — « Ta sœur se repent d'avoir été au bal parce qu'elle s'est fait une entorse en glissant sur le parquet. Comment appelles-tu cette contrition ? » C'était là le genre habituel de ses leçons aux petits, une suite d'explications imagées et pittoresques et d'interrogations de son cru. L'enseignement chrétien entraînait joyeusement dans ces jeunes esprits, qui gardaient ainsi le souvenir agréable d'une religion au visage souriant. M. le curé, de son côté, conservait les sentiments d'un père pour ces enfants qu'il avait baptisés et catéchisés. C'est ainsi que longtemps plus tard, il pouvait dire le plus naturellement du monde au grand garçon de 25 ans : « Adieu, mon petit », et à la jeune maman du même âge : « Adieu, ma chère. » Ces expressions familières ne provoquaient aucun étonnement et ne faisaient pas même sourire, tant elles étaient spontanées et sincères.

Le zèle apostolique de M. Courthion s'étendait à toute la paroisse, et tous ses paroissiens lui étaient chers. Ce qui ne l'empêchait pas de vouer une affection toute spéciale à

certaines œuvres de première importance. Le Cercle Catholique des jeunes gens, par exemple, le voyait siéger souvent dans ses assemblées générales, où ses allocutions, mi-sérieuses, mi-plaisantes, étaient très goûtées. Trois jours avant sa mort, il redisait encore au Président du Cercle combien cette société lui paraissait nécessaire. Il appréciait aussi le dévouement de ses chantres, et leur offrait chaque année deux dîners auxquels étaient invitées quelques autorités de la ville. C'était le dimanche de la « Principale », c'est-à-dire le dimanche après la Fête-Dieu, et le 8 décembre, le jour de la Fête patronale.

Ces banquets étaient très gais, et M. Courthion n'était pas le dernier à y mettre une animation de bon aloi. Le discours qu'il prononçait à cette occasion à l'adresse de ses hôtes était bien dans la note du moment, adossé de pointes malicieuses que l'on espérait et que l'on attendait. Brassant ses mains l'une dans l'autre, ainsi qu'il le faisait également aux allocutions de mariage, il avait l'air de dire « Je m'en lave les mains ». Chaque fois aussi, un « barillon » spécial agrémentait le dessert ; il venait du grand ami, M. le Doyen J.-B. Delaloye, d'Ardon, condisciple de M. Courthion et frère aîné de Mgr le Vicaire Général.

On taquinait volontiers le bon curé de Monthey, notamment quant à une prochaine nomination en qualité de chanoine de la Cathédrale. Il accueillait cette proposition avec un gros rire : « Ho ! Ho ! moi, chanoine ! Que voudriez-vous que j'aie à faire par là ? Me voyez-vous grand chantre de la Cathédrale, ou économiste du Chapitre ! »

Notre curé avait, on l'aurait juré, le don de l'ubiquité. Au même moment, il semblait du moins, il était à l'église, aux écoles, à l'infirmerie. Tiens ! M. le curé descend d'Outre-Vièze. — Mais ! je viens de le rencontrer à l'avenue de la gare, marchant toujours vite, légèrement voûté, le chapeau sous le bras, car il fallait saluer tout le long du parcours, ayant affaire à donner la main à tous les enfants qui l'assiégeaient.

Les administrateurs des Paroisses sont divisés sur la question de savoir s'ils doivent faire honneur aux invitations de leurs paroissiens. M. Courthion les acceptait. Il aurait cru, en refusant, faire un affront. Les logis les plus humbles le voyaient lors d'un mariage, d'un baptême.

M. Courthion ne refusait pas de prendre part aux manifestations publiques, à condition bien entendu qu'il ne fût pas question de partis politiques. C'est ainsi qu'on l'a vu en bon rang au cortège de la journée officielle du Tir cantonal de 1903. La scène avait été cinématographiée. Bien des années plus tard, on la passait encore sur l'écran. Chaque fois qu'y apparaissait la silhouette de M. le curé, c'étaient, dans la salle, des applaudissements nourris.

M. le curé fut le grand propagateur de la Communion fréquente et, avant même le décret de S. S. Pie X, il encourageait la communion précoce des enfants. La veille du

premier vendredi de chaque mois, il faisait le tour des classes pour engager les enfants à communier le lendemain. Après la dévotion à la Sainte Vierge, le culte de Saint Joseph lui tenait à cœur. Le mardi, il disait aux enfants : « C'est demain jour de marché et jour dédié à Saint Joseph.



**M. le Doyen J. Courthion, peu avant sa mort.**

Prions le Père nourricier de la Sainte Famille pour que vos papas aient toujours assez de travail, que vos mamans fassent un bon marché et, ajoutait-il quelquefois en riant, qu'elles ne se laissent pas « engueuser » !

M. Courthion était très pieux, mais la dévotion ne l'avait pas momifié. Sa piété fervente s'accommodait parfaitement

d'une certaine liberté de mouvement dans la célébration des cérémonies religieuses. Peut-être même a-t-il donné parfois une impression de brusquerie et de sans-gêne envers le Bon Dieu. On se serait bien trompé en le jugeant irrespectueux ou superficiel. Il avait une façon grave de dire à ses fidèles : « Mettons-nous en présence de Dieu », qui les plongeait automatiquement dans le recueillement. Il paraissait alors figé dans la contemplation des réalités éternelles, et il lui fallait quelques minutes pour redescendre sur la terre et continuer sa prière.

On souriait souvent de ses « distractions » dans la récitation du chapelet, lorsqu'il nous servait 12 ou 13 « Ave Maria » à la dizaine. C'était là tout simplement un excès de ferveur. Dans ses prières comme dans ses aumônes, il donnait sans compter.

Le curé de Monthey était une personnalité vigoureuse et originale. Tous les élans de son cœur généreux étaient dominés et réglés par la pensée du règne de Dieu à établir et à consolider dans les âmes. Epris, avant tout, de beauté morale, il semblait indifférent à la forme extérieure de la beauté. On avait l'impression qu'il accordait peu d'importance à l'éclat des cérémonies et à l'embellissement de la Maison de Dieu. Sa grande préoccupation était de sauver les âmes et de soulager les infortunes. Chez lui, malheureusement, le saint n'était pas doublé d'un esthète, mais ses successeurs ont su accomplir l'œuvre de restauration artistique qui s'imposait.

Ils ont eu le privilège de recueillir les fruits d'un magnifique apostolat de 40 années. Dans une cité ouvrière et cosmopolite où les préjugés contre la religion avaient la vie dure, M. Courthion a réussi à faire aimer le prêtre et l'Eglise. Sans doute n'a-t-il pas transformé les Montheysans en dévots et en ascètes ! Mais si la vie chrétienne de son ancienne paroisse n'est pas encore extrêmement florissante, il faut du moins reconnaître que la pratique religieuse y a fait de réels progrès, et que toute trace a disparu du vieil anticléricalisme agressif importé de France vers le début du siècle.

Le bon curé Courthion repose depuis 30 ans dans le cimetière de la paroisse qu'il a tant aimée. Il a passé en faisant le bien, il a donné l'exemple d'une vie chrétienne intense, abondante, débordante, et son lumineux souvenir vit toujours dans le cœur des Montheysans.

\* \* \*